

FAITES VOS JEUX

avec les artistes
Mona Young-eun Kim
Peter Lökö
et Alice Saadi

sous le commissariat
et avec les textes
d'Anthony Ong

RIEN NE VA PLUS

Cinq maisons de poupée deviennent le théâtre de projections artistiques et narratives. Trois artistes contemporains et un curateur de la scène française entremêlent leurs récits entre images et mots, évocations et visions.

Rien ne va plus dans ces maisons. Quels sont ces bruits que nous entendons ? Que signifient ces silences qui nous interpellent ? Un homme au cou de girafe, des plantes d'un vert acide, des traces d'huile sur les murs...
Quel est le sens à tout cela ?

Catalogue de l'exposition
2025

JULIO
Artist - run space



Affiche de l'exposition

SOMMAIRE

Prologue

Chapitre 1 : La maison de Mona Young-eun Kim p. 6

Chapitre 2 : La maison d'Alice Saadi p. 10

Chapitre 3 : La maison de Peter Lökos p. 14

Chapitre 4 : La maison de campagne (maison collective) p. 20

Chapitre 5 : La maison bourgeoise (maison collective) p. 24

Chapitre 6 : La maison du public p. 28

Biographies p. 32

PROLOGUE

Trois artistes - Mona Young-eun Kim, Peter Lökos et Alice Saadi - ont été invités à investir cinq maisons de poupée dont deux de manière collective, transformant ainsi ces jeux d'enfant et pièces de collection en véritables espaces d'exposition autonomes.

Les maisons de poupée n'ont cessé d'évoluer au cours des siècles. Initialement conçues comme des objets artisanaux d'apparat pour riches familles aux XVI^e et XVII^e siècles, elles deviennent des outils pédagogiques pour enfants aux XVIII^e et XIX^e, avant d'être popularisées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Nous pourrions remonter encore plus loin et citer les maquettes de commerces, temples et jardins retrouvées dans la tombe de Méketrê, haut dignitaire de l'Egypte antique (2^e millénaire avant J.-C.). Peut-être deviendront-elles, en ce siècle, des lieux d'exposition à part entière, accessibles et modulables, pour l'art contemporain.

Objets hybrides, les maisons de poupée sont à la fois vitrines d'objets miniatures et espaces de projection offrant d'infinites possibilités (narratives, physiques, mentales et spatiales). Ce projet curatorial s'appuie sur cette double fonction essentielle, commune aux différents styles, pays, marques et époques.

C'est ainsi que nous sont proposés des univers particuliers et variés, mystérieux et magnétiques, qu'il nous faut pénétrer par un engagement du corps et de l'esprit. Réminiscences du passé, méditations sur le présent, spéculations sur l'avenir : les maisons miniatures investies par les artistes sont le théâtre de projections, de réflexions, de problématiques et désirs propres, intimement liés au temps et à la condition humaine. Installations, vitraux, peintures et assemblages se déploient avec une grande diversité de sens, de formes et de matières. Une figure se répète néanmoins sous différents aspects : celle du vivant. Qu'il soit absent (Alice Saadi), biologique (Peter Lökos) ou social (Mona Young-eun Kim), le vivant dit des choses du monde, remet en cause des certitudes. Lesquelles ?

Les œuvres et maisons de poupée, par la réduction d'échelle et l'attention portée aux détails, invitent le public à réévaluer sa perception des petites choses du quotidien : les rayons du soleil posés sur la peau, le moelleux du lit sous le poids du corps, le parfum des plantes coupées sont-ils aussi innocents qu'ils en ont l'air ? Sont-ils porteurs de bonheur ou signes de drame, simples effets physiques ou chargés de symbolique ?

En écho aux cinq maisons et à leurs fonctions, le public est appelé à réaliser ses propres œuvres d'art miniature et à jouer le rôle de commissaire d'exposition au sein d'une sixième maison. "Faites vos jeux, rien ne va plus" s'adresse à la fois aux artistes et aux visiteurs.

Géants, nous sommes face aux œuvres de petites dimensions ; Lilliputiens, par un regard attentif, nous devenons. Et immenses deviennent les œuvres, en proportion. Pour rester fidèle à l'esprit ludique et immersif de ces micro-architectures, les textes qui suivent, nourris par les échanges avec les artistes, reprennent les codes de la narration afin de laisser une plus grande place à l'interprétation.

Anthony Ong,
commissaire de l'exposition



CHAPITRE 1

LA MAISON DE MONA YOUNG- EUN KIM

Au loin, un bâtiment capte mon attention. Je m'en approche, intrigué. Un grand vitrail contemporain se révèle dans sa splendeur et transparence : quatre aplats de couleurs diluées se juxtaposent, cernés par des lignes épaisses. L'ensemble m'évoque le pied du Gundam, ce célèbre robot japonais de science-fiction haut de vingt mètres.

Arrivé à la porte, je reste immobile. Là, devant moi, se dresse un cyclope. Sa tête touche le plafond tandis que sa nuque ploie sous l'effort. A côté, un autre géant, encore plus imposant, est assis sur des toilettes ridiculement petites, perdu dans ses pensées. Une femme aux mains d'argent peine à se recoiffer juste derrière. Je n'ose les déranger. Un mouvement me tire de ma stupeur. Une femme à la silhouette voutée, debout sur les escaliers, m'invite d'un geste accueillant à entrer. Je suis porté par une odeur délicieuse de cuisine, qui flotte depuis une pièce au fond. "Allez-y, passez !" me dit l'homme au cou allongé. Des êtres tout aussi disproportionnés me saluent. Lentement, ils retournent à leur occupation. Le mobilier tout autour, fragile comme du verre, malléable comme de la pâte, est tantôt grand, tantôt petit, vivement coloré ou purement gris.



Mona Young-eun Kim, *Transformations contemporaines*, 2025,
sculptures miniatures, verre, pâte à modeler, impression 3D PLA,
vitraux au plombl et au fusing, dimensions variables.

Maison Vero, 1968, 75 x 27 x 41 cm.

© Isabella Hin

Mon regard est attiré par le vitrail en face de moi, éclatant de couleurs vives. Une montagne s'y dessine, peut-être le pic Saint-Loup, qui domine la région. Une femme, frêle comme un roseau, essaie d'observer par-delà la fenêtre, l'air curieux. Une étrange demeure se découpe sur l'horizon. Troublé, je fais demi-tour, jetant un dernier regard sur ces humains transformés, avant de gravir les escaliers.

J'aide la femme de tout à l'heure à monter ses imposants cartons. Mes mains faiblissent lorsque, à l'étage, j'aperçois une femme aux jambes infiniment longues faire ses étirements. Au milieu, un couple discute tranquillement, assis sur un divan, autour d'un verre bien trop grand. Je les entends parler de la société dans laquelle ils vivent, inadaptée à la diversité des corps et des besoins. Dans la dernière pièce, un Atlas monumental, les mains enfouies dans les poches, l'air las, se tient droit comme un cierge. Seule sa tête s'incline. Il est trop grand. Il tente de se regarder dans un miroir, en vain. Cet espace, trop exigu pour lui, l'accueille pourtant. Mais que peut-il y faire ?

Avec humour et décalage, Mona Young-eun Kim nous convie à une réflexion sur l'absurdité des normes physiques et sociales, en jouant habilement sur les ruptures d'échelle. Les nouvelles technologies comme l'impression 3D, les références à la science-fiction, la mise en scène d'un futur dystopique habité par des personnages transformés interroge notre modèle de société actuelle et ses futurs possibles. L'artiste remet en question les modèles établis et rapports de pouvoir entre l'homme et son environnement.



CHAPITRE 2

LA MAISON D'ALICE SAADI

J'entre dans l'étrange maison aperçue un peu plus tôt. Le sol est recouvert d'un voile coloré et vaporeux qui ondule délicatement. Il se fond dans le papier peint blanc et rosé, légèrement passé par le temps. Il me rappelle ces glaces fraise-vanille, typiques du sud, qui régalaient ma jeunesse.

Une douceur familière imprègne l'atmosphère. Une valse entre le sol et les murs s'engage sans musique. Je me mets moi-même à mimer une danse de couple. Mais voilà que sous mes pas le sol craque. Ce n'est pas le bois qui fait ce bruit, c'est le sable sous mes souliers. Il s'étend jusque sur les escaliers. Comme un appel, il m'invite à monter. Au premier étage, la scène qui s'offre à moi est saisissante. La pièce entière est remplie d'un tapis de sable gris. Du linge plié et fossilisé y est déposé. Une plante d'un vert acide, presque irréel, y pousse avec vigueur. Est-elle d'ici ?

Dans la pièce suivante, un îlot de sable se dévoile avec la même beauté et poésie. Le linge, semblable à du métal poli, paraît figé par le temps, pétrifié par le froid ou cuit par le feu. La lumière orangée du soleil, qui traverse la fenêtre, celle d'une fin d'après-midi, vient caresser de ses rayons ce paysage désertique. J'enjambe le sable et m'approche du balcon. Une flamboyante villa se détache au bout de l'horizon.

Alice Saadi, *L'Eau qui dort*, 2024, argile, peinture acrylique, vernis, textiles polyesters et sable, dimensions variables.
Maison Lundby, 1970/1980, 70 x 24 x 40 cm.
© Isabella Hin



Parfois solide, souvent friable, insaisissable et protecteur, le sable semble incarner le passage du temps et la fragilité des souvenirs des habitants. Plus loin, je découvre un tas de poudre, du ciment, posé sur un filet cristallin. C'est une lumière du matin, fraîche et cotonneuse, qui habille cette salle de bain. Le travail des occupants paraît avoir été mis en suspens. Mais me revient en mémoire la façade en crépis d'un charme brut. Que s'est-il passé ? Cette maison, qui paraissait à première vue abandonnée, regorge en réalité de chaleur et de vie. Elle conserve en elle la mémoire des âmes qui l'ont habitée, à travers les objets laissés et les plantes vivantes qui y ont poussé, en hommage. C'est ce que j'imagine.

Alice Saadi révèle avec délicatesse la poésie des lieux désertés. Sa pratique interroge autant nos perceptions et expériences sensibles que nos imaginaires. Le sable se répand à tous les étages, le linge se crispe et se fossilise, les plantes poussent avec vie. Dans ses paysages, installations et mises en scène, présence et absence se côtoient. Il en est de même pour la fiction et la réalité dont les frontières sont effacées, troublant ainsi la vision, invoquant l'illusion. Lumière et tissu du petit monde fictif débordent et atteignent notre univers et notre vie.



CHAPITRE 3

LA MAISON DE PETER LÖKÖS

Cette villa californienne, bien que délaissée par les humains, s'avère vibrer d'une autre vie. Une grande piscine s'étend devant moi. Sous le soleil brûlant de l'été, l'envie de plonger tête la première me guette. Je m'arrête net : l'eau est d'un vert profond et inquiétant. Ce n'est plus une piscine, mais un étang.

Une bande rectiligne, longeant la façade, relie l'eau du bassin au toit. Les motifs verts qui s'y dessinent, par la chlorophylle libérée par les algues et autres végétaux, témoignent du travail de la nature. Je m'interroge sur les phénomènes physiques qui ont donné naissance à cette œuvre en train de se faire, entre peinture et performance.

Je pénètre dans une vaste pièce, qui devait servir de salon autrefois. Elle donne l'impression d'un laboratoire désaffecté. Au centre, une étrange installation - un long tube contenant une tige de romarin - perce le plafond et atteint le niveau supérieur. Un écriteau sur le tube annonce : « Base : Fossile de cyanobactéries ». Tout ici est organique, vivant, en mutation, fascinant.

Peter Lökos, vue d'exposition, 2025.
Maison Lundby, 2013, 70 x 24 x 40 cm.
© Isabella Hin



Dans une autre salle, une somptueuse sculpture repose au sol. Ses pieds en marbre, lourds et imposants, contrastent avec la légèreté de la bulle emprisonnée au milieu. L'espace et le temps fusionnent avec une absolue poésie : le marbre, roche calcaire vieille de millions d'années, soutient un niveau à bulle, outil précis de mesure des surfaces physiques. Composition parfaite, ancrée au sol, laissant la place à l'air et la lumière, verticalité et horizon, elle concentre les lois de l'univers.

Je poursuis mon exploration. Les escaliers me mènent à une terrasse où est placée une mystérieuse composition : un socle en bois supporte un liquide noir, insondable. Une figure humaine apparaît derrière, immuable et recouverte de graines. Habituellement adaptées aux sols calcaires et bien drainés, les graines de romarin semblent avoir momifié, sinon parasité, cette silhouette, transformant le vivant en relique. Depuis l'Antiquité déjà, cette herbe est associée aux rites funéraires. Depuis longtemps déjà, nous savons que nous sommes terre et poussière.

Je poursuis mon ascension. L'étendue sombre qui recouvre la terrasse supérieure évoque un jardin suspendu. Une lueur dans ces ténèbres noires : du verre soufflé, contenant une petite bouffée d'air, se démarque au sol. Sur le rebord, un os relie la terre et l'eau. Tout ici est relié au cycle de la vie. Cette maison est bien vivante, bien que tout rappelle la mort.

Le travail de Peter Lökös est à l'intersection de l'art et de la science. Sa pratique artistique est empreinte de poésie. Des associations d'images et d'idées (feuilles séchées à l'embrasure d'une porte, os sur un transat, nid d'oiseau en intérieur...) émergent un propos sur la réalité tangible et sensible. Engagé dans une recherche sur la boucle de la vie et ses métamorphoses, il interroge et met en lumière des phénomènes scientifiques visibles et invisibles, ordinaires mais méconnus.





CHAPITRE 4

LA MAISON DE CAMPAGNE

Maison collective

De curieuses personnes aux corps d'un blanc mat s'entremêlent aux meubles et à l'architecture de cette maison de campagne. Un homme se fond dans la salle de bain ne laissant apparaître que son buste tandis qu'une femme immense, à la forme étirée et étalée, se débat dans un lit qui l'absorbe, rappelant Gregor Samsa dans *La Métamorphose* de Kafka. Devient-elle un monstre ? Fait-elle un cauchemar ? Elle semble confinée à l'intérieur de son propre corps. Au pied du lit, un tapis de plâtre, comme un jardin zen fait de sable blanc. Excentrée, une grosse roche posée dessus et coupée rappelle une montagne, une coquille fissurée. Casser, il ne faut pas. En contraste, une chaise est protégée par une housse d'un bleu de mer, d'un bleu azur, qui épouse ses formes. La housse protège les entrailles et l'ossature. Elle dégage aussi une aura et une chaleur. Elle est une fine pellicule qui recouvre la peau. La protection, on la retrouve aussi dans ce nid d'oiseau, ce nid douillet, construit à l'intérieur même d'un lavabo en porcelaine. A la fragilité des œufs pondus répond la préciosité du matériau qui les accueille. L'oiseau dort. De même que la personne sur le transat, fait d'os et de plante. Je n'ai fermé les yeux qu'un instant.

Mona Young-eun Kim, *Fusion domestique*, 2025, impression 3D PLA, pâte à modeler, dimensions variables.
Alice Saadi, *Les Fantômes*, 2024, tissu polyester, fil de coton et peinture acrylique, dimensions variables.
Peter Lökö, *Gloomy Sunday*, 2024, dimensions variables.
Maison Editions Atlas, 2000, 66 x 63 x 41 cm.
© Anthony Ong





CHAPITRE 5

LA MAISON BOURGEOISE

Maison collective

A peine ai-je rouvert les yeux que s'offre à moi un tout nouveau décor au goût bourgeois. Le mobilier est noble, le papier-peint de qualité, l'espace grand. Une vie de château. Autour de la table à manger, au rez-de-chaussée, un personnage se liquéfie sur une chaise fait d'un bois raffiné. La chaise voisine, parée d'un délicat manteau bleu, regarde le spectacle, coite. Le thé va refroidir et le gâteau ramollir. Du bruit à l'étage. Quelqu'un n'a pas fermé l'eau du robinet ? Elle déborde de la baignoire. Mais est-ce vraiment de l'eau ? Quelle est cette masse pâteuse et informe argentée, semblable à du magma froid ? Des gens rient dans la pièce à côté. Je pousse la porte sur laquelle est apposée une feuille verte dont les nervures m'évoquent une carte des fleuves et des forêts. La porte claque. Le beau vert du recto a laissé place à un gris sans vie au verso. La chlorophylle est partie. Les lacs se sont asséchés. Des bruits de pas en haut. Cette maison a le cœur qui bat la chamade. Une femme dont le corps s'étend prodigieusement fredonne la *Berceuse* de Brahms. L'enfant joufflu et rose gazouille. Il ne va pas tarder à s'endormir. Dans la chambre attenante, ce n'est que silence. Alors qu'une femme au corps dur comme de la pierre mais au visage fragile comme une bille de verre dort paisiblement, un vieil homme veille sur elle, le dos courbé, assis au bord du lit.



Mona Young-eun Kim, *Fusion domestique*, 2025, impression 3D PLA, pâte à modeler, dimensions variables.

Alice Saadi, *L'Attente*, 2025, argile et peinture acrylique, vernis, baignoire miniature, 17 x 7 cm.

Peter Lökös, *Double face*, 2024, dimensions variables.
Maison Casa delle Bambole, 2020, 65 x 30 x 70 cm.

© Isabella Hin



© Raphaël Stambolian

© Mona Young-eun Kim

CHAPITRE 6

LA MAISON DU PUBLIC

Des Esseintes m'a invité à visiter sa maison. L'extérieur ne paie pas de mine. Mais quelle surprise à l'intérieur. Ce n'est qu'un flot de création et poésie. Une grande bibliothèque remplie de mots s'étale contre les murs. Je tombe sur les poèmes de Sappho et Baudelaire. Des dessins, peintures et gravures tapissent les autres murs. Que faire du manque de place. Il reste des chevalets, des coins et recoins pour accueillir les crânes de Basquiat, les fleurs de Monet, les abstractions de Sam Francis. La tortue parée d'écrasantes pierres précieuses n'est plus. D'autres animaux ornés faisant office de sculptures mouvantes ont pris le relais : des crapauds d'émeraude, des chats de cornaline, des serpents de rubis coexistent avec les araignées d'onyx de Bourgeois.

Des Esseintes m'interrompt gentiment et me prie d'arrêter de déliorer. Toutes ces créations sont le fruit de personnes comme lui et moi, me dit-il. Comment ça ? Il s'agit de passants, de voisins, d'enfants, me répond-il, venus déposer des morceaux de vie, de joie et de peine, dans un musée éphémère, ouvert à tous les coeurs. Cette maison, tapie dans l'ombre, restée debout malgré le vent et la pluie, c'est celle du public, conclut-il.



BIOGRAPHIES

MONA YOUNG-EUN KIM

Artiste plasticienne, Mona Young-eun Kim est diplômée de l'École des Beaux-Arts de Montpellier et enseigne à l'École d'art et de design de Reims. Ancienne résidente à la Cité internationale des arts, à la Centrale Galerie Powerhouse ou à la Gaîté Lyrique, elle a présenté son travail au Frac Île-de-France, à la Fondation Fiminco et dans de nombreux espaces non-conventionnels (terrain de sport, marché, kebab entre autres).

ALICE SAADI

Alice Saadi est diplômée de l'École des Beaux-Arts de Montpellier et de l'École de Recherche Graphique de Bruxelles (ERG). Son travail a été présenté au Centre international d'art contemporain Netwerk (Belgique), à la Cité internationale des arts, aux Arches Citoyennes, à la Fondation Fiminco ainsi qu'au Centquatre où elle a créé un projet pédagogique en collaboration avec la Fondation d'Entreprise Hermès.

PETER LÖKÖS

Peter Lökös est diplômé des Écoles des Beaux-Arts d'Annecy et Montpellier. Il a été en résidence à la Cité internationale des arts en partenariat avec le Montpellier Contemporain (Mo.Co), à Échangeur 22 (Gard) et au Cirva (Marseille). Il a présenté son travail aux Ateliers Babioles, au Mo.Co et en galerie.

ANTHONY ONG

Commissaire d'exposition indépendant, Anthony Ong s'intéresse aux conditions de création et d'exposition in situ et à l'interdisciplinarité dans l'art contemporain. Il investit pour ses projets des espaces alternatifs (atelier de couture, ancienne église, espace de co-working, maisons de poupée...). Diplômé d'un master en histoire de l'art (Sorbonne Université) et d'un master en management de la culture (Université Paris Dauphine), ses recherches ont porté sur les relations entre art et politique en Chine après 1949 et le soutien à la création émergente en Ile-de-France.

JULIO, ARTIST-RUN SPACE

Julio est un artist-run space en activité depuis 2016 dans le 20^e arrondissement à Paris. Fondé et dirigé par Maria Ibanez Lago et Constanza Piaggio, il est un lieu de rencontres, où les curateurs et les artistes émergents peuvent tenter de nouvelles expériences, et le visiteur découvrir des propositions non conventionnelles. Il est membre du réseau d'art contemporain Le Grand Belleville.



Exposition(s)

Faites vos jeux, rien ne va plus
au Julio, artist-run space
13 rue Juillet, 75020 Paris

25 janvier - 02 février 2025
Vernissage : 24 janvier 2025

Artistes : Mona Young-eun Kim, Peter Lökös et Alice Saadi
Commissariat : Anthony Ong

Contact : ong.sun.anthony@gmail.com

Tous droits réservés, 2025.
Textes : Anthony Ong.
Crédits photographiques : Isabella Hin, Raphaël Stambollion.